



TEXTE INTÉGRAL

# George Orwell

## 1984

- Cahier couleurs et planches de BD
- Interview de la traductrice
- Infographies pour comprendre l'œuvre



Écouter pour entrer dans la lecture

MAGNARD



Classiques & Contemporains

**GEORGE ORWELL**

**1984**

Mille neuf cent quatre-vingt-quatre

Traduit de l'anglais  
par Celia Izoard

Présentation, notes, questions et après-texte établis par

STÉPHANE MALTÈRE  
*professeur de Lettres*

MAGNARD

# Sommaire

## PRÉSENTATION

George Orwell, une vie brève mais intense ..... 4

Naissance d'un roman visionnaire ..... 5

ENTRER DANS LA LECTURE ..... 6

## INFOGRAPHIES

Les lieux de *1984* ..... 8

Les personnages de *1984* ..... 10

Les thèmes de *1984* ..... 11

---

## Texte

### 1984, George Orwell

Texte intégral ..... 14

---

## Après-texte

### POUR COMPRENDRE

**Étape 1** *1984*, étude d'ensemble ..... 365

QUESTIONS Lire • Étude de la langue • Écrire • Oral • Chercher

À SAVOIR *1984* aujourd'hui

**Étape 2** Entrer dans le roman ..... 368

QUESTIONS Lire • Étude de la langue • Écrire • Oral • Chercher

À SAVOIR Narrateur et point de vue dans le récit

<b>Étape 3 Première partie</b> .....	371
QUESTIONS Lire • Étude de la langue • Écrire • Oral • Chercher	
À SAVOIR Connecteurs et relations logiques	
<b>Étape 4 Deuxième partie</b> .....	374
QUESTIONS Lire • Étude de la langue • Écrire • Oral • Chercher	
À SAVOIR Traduire Orwell	
<b>Étape 5 Troisième partie et appendice</b> .....	377
QUESTIONS Lire • Étude de la langue • Écrire • Oral • Chercher	
À SAVOIR Orwell et la langue anglaise	
<b>Étape 6 1984, une dystopie politique</b> .....	380
QUESTIONS Lire • Étude de la langue • Écrire • Oral • Chercher	
À SAVOIR La dystopie	
<b>Étape 7 1984 en images</b> .....	383
QUESTIONS Lire • Écrire • Oral • Chercher	
À SAVOIR L'analyse de l'image fixe	

## GROUPEMENT DE TEXTES : Dystopies

Isaac Asimov, « Tous les ennuis du monde » .....	384
Ray Bradbury, <i>Fahrenheit 451</i> .....	386
Margaret Atwood, <i>La Servante écarlate</i> .....	390
Frans Masereel, <i>La Ville</i> .....	395

## INFORMATION/DOCUMENTATION

Bibliographie, filmographie .....	396
-----------------------------------	-----

## INTERVIEW EXCLUSIVE DE LA TRADUCTRICE

CELIA IZOARD .....	397
--------------------	-----

# Présentation



## George Orwell, une vie brève mais intense

**George Orwell** (de son vrai nom Eric Blair) est né en 1903 à Motihari, en Inde (alors colonie britannique) où il ne reste qu'un an. Son éducation est anglaise : il passe quatre années à la prestigieuse université d'Eton, où il suit les cours de français

d'Aldous Huxley, le futur auteur du *Meilleur des mondes*.

En 1922, Orwell lâche tout pour entrer dans la police birmane. Mais dégoûté par l'oppression coloniale, il démissionne en 1927 et commence alors une vie errante, dans les bas-fonds de Londres ou de Paris, auprès des cueilleurs de houblon, des mineurs et des chômeurs du nord-ouest de l'Angleterre. Cette manière d'expier le colonialisme, d'être au plus près des humbles, lui inspire des récits, romans et reportages. De son expérience en Birmanie, il tire un roman et des récits courts (« Une pendaïon », « Comment j'ai tué un éléphant »).

En 1936, il s'engage dans la guerre d'Espagne au cours de laquelle il est blessé à la gorge (*Hommage à la Catalogne*). À son retour, il adhère brièvement à l'Independent Labour Party, le parti socialiste anglais. Dès 1941, il collabore à la radio publique anglaise (BBC) et à des journaux comme l'*Observer* ou *Tribune* qui publient ses chroniques et ses critiques littéraires.

Ses deux œuvres majeures, *La Ferme des animaux* (1945) et *1984* (1949), sont publiées à la fin de sa vie. Malade des poumons depuis ses années d'errance, George Orwell meurt de la tuberculose en 1950.

### Principales œuvres

- *Dans la dèche à Paris et à Londres*, 1933
- *Une histoire birmane*, 1934
- *Hommage à la Catalogne*, 1938
- *La Ferme des animaux*, 1945

## Naissance d'un roman visionnaire

On peut dire que tout a concouru à la naissance de *1984*, le dernier livre de George Orwell et son plus grand succès. Dès l'enfance, cet esprit sensible aux injustices ressent la tyrannie des adultes de St. Cyprian, l'école où il est interne, et qu'il dénoncera dans *Tels, tels étaient nos plaisirs*, écrit à la même période que *1984*. Mais ce sont les années 1930 et la montée des dictatures européennes qui lui donnent la vision d'un monde totalitaire fondé sur un collectivisme inégalitaire aux mains d'une petite caste.

La guerre d'Espagne, à laquelle il participe quelques mois en 1936-1937, est également déterminante dans la naissance du roman. En effet, il y voit le pouvoir de la propagande (qui transforme une défaite en victoire, une rixe en offensive majeure), et réfléchit sur l'idée de vérité objective, tout comme son héros Winston Smith. Si l'Histoire peut être réécrite à la guise des gouvernants, la vérité existe-t-elle ? En 1939, Orwell estime qu'il « est très possible que nous soyons en train d'entrer dans une ère où deux et deux feront cinq quand le Dirigeant suprême en aura décidé ainsi ».

La Seconde Guerre mondiale, quelques lectures inspirantes, des déboires avec la censure à la parution de *La Ferme des animaux* (une fable qui va à l'encontre de la politique pro-russe des Anglais), et une réflexion sur l'appauvrissement de la langue et de la pensée achèvent d'inspirer Orwell pour *1984*, commencé en août 1946 et achevé à la fin de 1948, peu de temps avant sa mort en 1950, date de la première traduction française du roman.

### Repères

#### Quelques écrivains d'anticipation et leurs œuvres

- H. G. Wells, *La Destruction libératrice*
- Ray Bradbury, *Fahrenheit 451*
- Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*
- Sinclair Lewis, *Impossible ici*
- Margaret Atwood, *La Servante écarlate*

# Entrer dans la lecture

## Quiz

À l'aide de la couverture et de la présentation pages 4-5, répondez aux questions suivantes.

- 1.** Quel élément du visage représenté sur la couverture est le plus mis en valeur ?
  - le crâne, pour insister sur l'intelligence
  - la bouche, qui symbolise la parole
  - le regard, pour souligner l'idée de surveillance
- 2.** Quel est le véritable nom de George Orwell ?
  - Thomas Lanier
  - Samuel Langhorne Clemens
  - Eric Blair
- 3.** Dans quel pays George Orwell a-t-il été policier ?
  - en Inde
  - en Angleterre
  - en Birmanie
- 4.** Quel est le nom du personnage principal du roman ?
  - Bernard Marx
  - Winston Smith
  - Guy Montag
- 5.** Quel événement historique n'est pas à l'origine de 1984 ?
  - la Première Guerre mondiale
  - la Seconde Guerre mondiale
  - la guerre d'Espagne

## Citations

« Partout, ces yeux qui vous scrutaient, cette voix qui vous enveloppait. Qu'on dorme ou qu'on veille, qu'on travaille ou qu'on mange, dedans ou dehors, au bain ou au lit, on ne s'échappait pas. Rien n'était à vous en dehors de quelques centimètres cubes à l'intérieur de votre crâne. »

1984,

Partie I, chapitre 2, p. 43, l. 209-213.

« L'erreur la plus grave consiste à croire que l'être humain est un individu autonome. La liberté secrète dont nous pourrions prétendument jouir sous un gouvernement despotique est une absurdité, car nos pensées ne nous appartiennent jamais totalement en propre. »

George Orwell, « À ma guise »,  
*Tribune*, 28 avril 1944, *EAL III*, Ivrea, p. 172-173.

### À voix haute

Entrez dans la lecture  
en écoutant le début  
du texte.



[lienmini.fr/7637-01](http://lienmini.fr/7637-01)

# Infographies





« Big Brother  
te regarde »

## Les lieux importants de 1984

### Les ministères

PLEINGOUV



Ministère de  
l'Abondance

Questions  
économiques

VÉRIGOUV



Ministère  
de la Vérité

Information,  
loisirs, éducation  
et beaux-arts

LOVAGOUV



Ministère  
de l'Amour

Respect  
de la loi  
et de l'ordre

PACIGOUV



Ministère  
de la Paix

Guerre



« Qui contrôle le passé  
contrôle le futur ;  
qui contrôle le présent  
contrôle le passé »



« La guerre, c'est la paix  
La liberté, c'est l'esclavage  
L'ignorance, c'est la force »

### Les autres lieux

Les demeures  
de la Victoire



Appartement  
de Winston Smith

Archidep



Département  
des Archives  
où travaille  
Winston Smith

Boutique de  
M. Charrington



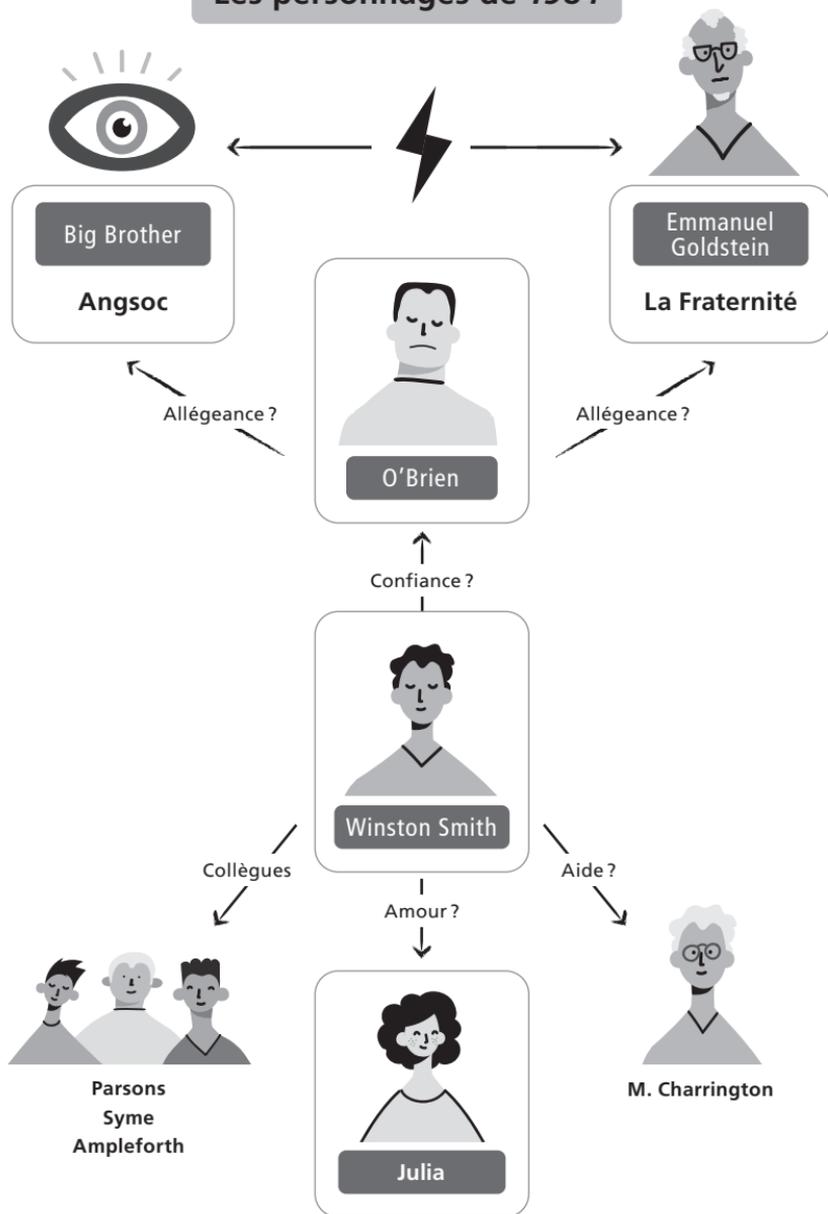
La chambre  
à l'étage abrite  
les amours  
de Winston et Julia

Salle 101



Salle de torture  
du ministère  
de l'Amour

## Les personnages de 1984



## Les thèmes de 1984

La liberté



Le corail dans le presse-papier, symbole d'un passé libre

L'oppression



La minute de la haine, les arrestations, les vaporisations

Confiance



Winston peut-il se fier à Julia, à ses collègues, à O'Brien, à M. Charrington ?

Trahison



La libre pensée

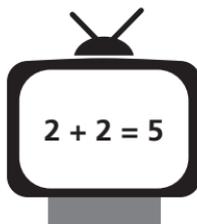


Le contrôle de la pensée



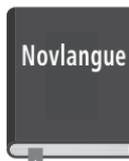
**Carnet de Winston Smith**

sur lequel il écrit  
« À bas Big Brother! »



**Télécran et dictionnaire de novlangue**

Cerveau contrôlé :  $2 + 2 = 5$   
Langue simplifiée pour contrôler les esprits : nonbon, doublepensée, pensécricime





**GEORGE ORWELL**

---

**1984**

Mille neuf cent quatre-vingt-quatre

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CELIA IZOARD

## PREMIÈRE PARTIE

– I –

C'était un jour d'avril froid et lumineux, et les horloges sonnaient 13 : 00. Winston Smith, le menton rentré dans le cou pour échapper au vent mauvais, franchit rapidement les portes vitrées des demeures de la Victoire, mais pas assez vite pour empêcher un tourbillon de poussière  
5 gravillonneuse de s'engouffrer avec lui.

Le hall d'entrée sentait le chou bouilli et la vieille carpe. À l'une de ses extrémités, une affiche en couleurs, de proportions démesurées pour l'intérieur, était clouée au mur. Elle représentait simplement un énorme visage, large de plus d'un mètre : celui d'un  
10 homme d'environ quarante-cinq ans à la moustache noire fournie et aux beaux traits vigoureux. Winston se dirigea aussitôt vers l'escalier. Inutile d'essayer l'ascenseur. Même pendant les périodes fastes, il fonctionnait rarement, et le courant électrique était désormais coupé pendant la journée – une des mesures d'économie  
15 adoptées en prévision de la semaine de la haine. Son appartement se trouvait au septième étage et Winston, qui avait trente-neuf ans et un ulcère variqueux<sup>1</sup> à la cheville droite, monta lentement en s'arrêtant plusieurs fois pour se reposer. Sur chaque palier, face à la cage d'ascenseur, le visage géant de l'affiche le scrutait depuis le  
20 mur. C'était un de ces portraits qui donnent l'impression de vous suivre constamment des yeux. Au bas de l'image, on pouvait lire « Big Brother te regarde ».

---

1. Plaie suintante qui ne parvient pas à cicatriser.

## Première partie – Chapitre I

Dans l'appartement, une voix sirupeuse<sup>1</sup> débitait une série de chiffres concernant, apparemment, la production de fonte. Elle sortait d'une plaque de métal rectangulaire semblable à un miroir sans tain<sup>2</sup> qui formait une partie du mur de droite. Winston actionna un interrupteur et la voix passa en sourdine, même si les mots restaient audibles. On pouvait baisser le son de l'appareil (qu'on appelait « télécran ») mais pas l'éteindre complètement. Il s'avança vers la fenêtre :  
30 silhouette grêle<sup>3</sup> d'un homme plutôt petit, vêtu d'une combinaison bleue – l'uniforme du parti – qui soulignait sa maigreur. Ses cheveux étaient très clairs, son visage naturellement sanguin, sa peau rendue rêche<sup>4</sup> par le savon grossier, les lames de rasoir émoussées et le froid de l'hiver qui finissait.

35 Dehors, même à travers la fenêtre fermée, le monde paraissait froid. En bas, dans la rue, de petits tourbillons de vent entraînaient des spirales de poussière et de papiers déchirés, et malgré le soleil éclatant et le ciel d'un bleu dur, tout semblait décoloré à l'exception des affiches placardées un peu partout. Le visage à la moustache noire vous surplombait  
40 du regard à chaque angle stratégique. Il y en avait un sur la façade juste en face. « Big Brother te regarde », disait la légende, et les yeux sombres s'enfonçaient dans ceux de Winston. Plus bas, au niveau de la rue, une autre affiche, déchirée d'un côté, battait à chaque rafale, couvrant et découvrant alternativement le seul mot « angsoc ». Dans le lointain, un  
45 hélicoptère glissa à basse altitude entre les toits, s'immobilisa un instant comme une mouche bleue et reparti en flèche dans un vol incurvé<sup>5</sup>. C'était la police qui épiait aux fenêtres des gens. Cela dit, les patrouilles

---

1. Mièvre.

2. Miroir qui permet de voir sans être vu.

3. Maigre.

4. Rude au toucher, râpeuse.

5. Courbe.

n'avaient pas d'importance. Seule la police de la pensée était vraiment dangereuse.

50 Dans le dos de Winston, le télécran continuait son mitraillage de commentaires sur la fonte et la production record du IX<sup>e</sup> Plan triennal. Le télécran servait simultanément de récepteur et d'émetteur. Il enregistrerait dès qu'on émettait un son plus élevé qu'un murmure très  
 55 bas, et tant qu'on se trouvait dans le champ de vision de la plaque de métal, on pouvait être à la fois écouté et regardé. Bien sûr, il n'y avait aucun moyen de savoir si on était observé à tel ou tel moment. À quelle fréquence et selon quelle règle la police de la pensée se branchait sur un réseau individuel, on ne pouvait que le deviner. Il était même possible  
 60 connecter sur votre réseau à tout moment. On devait vivre, on vivait – par une habitude qui s'était muée<sup>1</sup> en instinct – en partant du principe que le moindre son était écouté et, hormis dans l'obscurité, le moindre mouvement épié<sup>2</sup>.

Winston tournait toujours le dos au télécran. C'était plus sûr  
 65 – même si, il le savait bien, un dos peut en dire long. À un kilomètre de là, le ministère de la Vérité, où il travaillait, dominait de sa haute tour blanche le paysage cendreau. Et voilà, pensa-t-il avec une sorte de vague dégoût, voilà Londres, capitale de la Zone aérienne Un, Londres qui formait à elle seule la troisième province la plus peuplée d'Océanie.  
 70 Il chercha dans sa mémoire un souvenir d'enfance qui lui indiquerait si la ville avait toujours ressemblé à ça. Avaient-ils toujours été là, ces alignements de maisons XIX<sup>e</sup> vermoulues, avec leurs pignons<sup>3</sup> étayés<sup>4</sup>

---

1. Changée, transformée.

2. Espionné.

3. Murs extérieurs d'une maison.

4. Soutenus, renforcés.

## Première partie – Chapitre I

par des poutres, leurs fenêtres colmatées par du carton, leurs toitures couvertes de tôle ondulée et leurs murets de jardins bringuebalant follement dans toutes les directions ? Et ces endroits bombardés où la poussière de plâtre soufflait en spirales, où l'épilobe<sup>1</sup> grimpait sur les tas de décombres ? Et ces zones où les bombes avaient dégagé des surfaces plus vastes, sur lesquelles avaient poussé des colonies sordides<sup>2</sup> de cabanes en bois, semblables à des cages à lapins ? Inutile, Winston ne se rappelait pas. Il ne lui restait de son enfance qu'une série de tableaux brillamment illuminés, sans arrière-plan et pour la plupart incompréhensibles.

Le ministère de la Vérité – Vérigouv, en novlangue<sup>3</sup> – tranchait nettement avec tout autre bâtiment visible alentour. C'était une énorme pyramide de béton d'un blanc éclatant dont la structure à gradins culminait à trois cents mètres de haut. De son poste d'observation, Winston parvenait tout juste à déchiffrer les trois slogans du parti gravés en lettrage élégant sur la façade blanche :

LA GUERRE, C'EST LA PAIX  
LA LIBERTÉ, C'EST L'ESCLAVAGE  
L'IGNORANCE, C'EST LA FORCE

Le ministère de la Vérité comprenait, disait-on, trois mille pièces au-dessus du niveau du sol et des ramifications souterraines correspondantes. On ne trouvait, disséminés dans Londres, que trois autres bâtiments d'apparence et d'envergure comparables. Quand on contemplait la ville depuis le toit des demeures de la Victoire,

---

1. Plante vivace à fleurs.

2. Misérables, d'une saleté repoussante.

3. La novlangue était la langue officielle de l'Océanie. On trouvera en appendice une note sur sa structure et son étymologie (note de l'auteur).

ces quatre immeubles, disproportionnés par rapport à l'architecture environnante, s'offraient simultanément au regard. Ils accueillait les quatre ministères entre lesquels était réparti tout l'appareil d'État. Le ministère de la Vérité, qui s'occupait de l'information, des loisirs, de l'éducation et des beaux-arts. Le ministère de la Paix, qui s'occupait de la guerre. Le ministère de l'Amour, qui veillait au respect de la loi et de l'ordre. Et le ministère de l'Abondance, responsable des questions économiques. En novlangue : Vérigouv, Pacigouv, Lovagouv et Pleingouv.

Le ministère de l'Amour était le plus sinistre d'entre eux. Il ne comportait aucune fenêtre. Winston n'y était jamais entré et ne s'en était jamais approché à moins de cinq cents mètres. Il était impossible d'y pénétrer, sauf pour motif officiel, et on n'y accédait qu'en traversant un dédale<sup>1</sup> de fils barbelés enchevêtrés, de portes d'acier et de mitrailleuses embusquées. Même les rues menant à ses barrières extérieures étaient arpentées par des gorilles<sup>2</sup> en uniforme noir, armés de matraques articulées.

Winston fit volte-face, non sans avoir imprimé sur son visage l'expression d'optimisme tranquille qu'il était recommandé d'afficher face au télécran. Il traversa la pièce pour gagner la minuscule cuisine. En quittant le ministère à cette heure de la journée, il avait sacrifié son repas de la cantine, bien qu'il n'eût rien d'autre chez lui que le gros quignon de pain noir dont il avait besoin pour le petit déjeuner du lendemain. Il prit sur l'étagère une bouteille de liquide incolore indiquant, sur une simple étiquette blanche, « Gin<sup>3</sup> de la Victoire ». Elle exhalait un parfum écœurant et gras, pareil à l'alcool de riz chinois. Winston s'en

---

1. Labyrinthe.

2. Agents de sécurité.

3. Alcool d'origine britannique.

## Première partie – Chapitre I

versa presque une tasse entière, se prépara au choc et l’avalait d’un trait comme une dose de médicament.

Instantanément, son visage devint écarlate<sup>1</sup> et ses yeux se remplirent  
125 de larmes. Le breuvage ressemblait à de l’acide nitrique, et on avait  
l’impression, quand on l’avalait, d’avoir été frappé à la nuque par une  
matraque en caoutchouc. Mais, très vite, la brûlure de son estomac se  
calma, le monde commença à lui apparaître sous un jour plus gai. En  
se servant dans un paquet froissé de cigarettes de la Victoire, il commit  
130 l’imprudence de tenir la cigarette verticale. Tout le tabac se déversa par  
terre. Il eut plus de chance avec la suivante. Retournant au salon, il  
s’installa à une petite table qui se trouvait à gauche du télécran. Il sortit  
du tiroir un porte-plume, une bouteille d’encre et un épais cahier vierge,  
de format in-quarto, dos rouge et couverture marbrée.

135 Il se trouvait que le télécran avait été installé dans ce salon d’une  
façon inhabituelle. Au lieu d’être placé, comme c’était la norme, sur  
le mur du fond, où il aurait commandé toute la pièce, il était fixé au  
mur le plus long, face à la fenêtre. Sur un des côtés se trouvait une  
alcôve peu profonde où Winston avait pris place et qui, au moment  
140 de la construction des appartements, avait dû être destinée à accueil-  
lir des rayonnages de livres. Quand il s’asseyait dans l’alcôve, en se  
serrant bien, Winston pouvait se soustraire au télécran, du moins à  
son champ de vision. On pouvait l’entendre, bien sûr, mais il restait  
invisible tant qu’il se tenait dans cette position. C’était en partie  
145 disposition inhabituelle de la pièce qui lui avait donné l’idée de ce  
qu’il s’apprêtait à faire.

Mais cette idée lui avait aussi été suggérée par le cahier qu’il venait  
de sortir d’un tiroir. Il était particulièrement beau. Son délicat papier

---

1. Rouge vif.

crème, légèrement jauni par le temps, n'était plus fabriqué depuis au  
 150 moins quarante ans, mais le cahier, estimait Winston, devait être encore  
 plus ancien. Sitôt après l'avoir vu dans la vitrine d'une petite brocante  
 miteuse<sup>1</sup>, dans un des bas quartiers de la ville (il ne se souvenait plus  
 le quel), il avait été pris du désir irréprouvable de le posséder. Les membres  
 du parti n'étaient pas autorisés à fréquenter les magasins ordinaires (« à  
 155 pratiquer le libre-échange », disait-on), mais la règle ne s'appliquait pas  
 strictement car il y avait divers objets, comme les lacets ou les lames  
 de rasoir, sur lesquels on ne pouvait mettre la main autrement. D'un  
 coup d'œil rapide, il avait parcouru la rue de haut en bas, s'était glissé  
 dans la boutique et avait acheté le cahier deux dollars cinquante. Sur le  
 160 moment, il n'avait pas eu conscience de le convoiter pour un usage par-  
 ticulier. Il l'avait emporté chez lui, coupable, dans sa serviette. Même si  
 ses pages étaient vierges, il était compromettant de posséder un tel objet.

Il voulait commencer un journal, c'était ce qu'il avait en tête. Cela  
 n'avait rien d'illégal (rien n'était illégal puisqu'il n'y avait plus de lois),  
 165 mais s'il était découvert, il pouvait raisonnablement s'attendre à une  
 condamnation à mort ou à au moins vingt-cinq ans en camp de travaux  
 forcés. Winston introduisit une plume dans le manche et la suçota  
 pour enlever la graisse. Le porte-plume était un instrument archaïque<sup>2</sup>,  
 rarement utilisé, même pour les signatures. Il s'en était procuré un,  
 170 discrètement et à grand-peine, simplement parce qu'il sentait que ce  
 beau papier crème méritait mieux que d'être gratté par un stylo ordi-  
 naire. En réalité, il n'avait pas l'habitude d'écrire à la main. Hormis  
 quelques notes très courtes, tout était dicté au clavox, ce qui était bien  
 sûr impossible dans ce cas-là. Il trempa sa plume dans l'encre et flancha<sup>3</sup>

---

1. Misérable.

2. Très ancien.

3. Faiblit, manqua de forces.

## Première partie – Chapitre I

175 une seconde. Un frisson l'avait traversé. Marquer le papier était le geste décisif. D'une petite écriture maladroite, il nota :

*4 avril 1984*

Il recula sur sa chaise. Un sentiment de désarroi<sup>1</sup> total s'était abattu sur lui. D'abord, il n'avait aucune certitude qu'on fût réellement  
180 en 1984. Ce devait être à peu près ça – il était quasiment sûr d'avoir trente-neuf ans puisqu'il était né entre 1944 et 1945 –, mais on n'arrivait plus, ces temps-ci, à épingler une date précise avec certitude.

Pour qui ? se demanda soudain Winston, pour qui écrivait-il ce journal ? Pour l'avenir, pour ceux qui n'étaient pas encore nés. Son  
185 esprit plana un moment au-dessus de la date incertaine avant d'atterrir sur la page en butant sur un mot de novlangue : doublepensée. Il se rendit compte pour la première fois de l'ampleur de ce qu'il avait entrepris. Comment communiquer avec l'avenir ? C'était impossible, par définition. Soit l'avenir serait comme le présent, auquel cas on ne  
190 l'écouterait pas ; soit il serait différent, et dans ce cas il se donnait du mal pour rien.

Il resta assis un moment à fixer bêtement sa feuille. Le télécran diffusait à présent une musique militaire stridente<sup>2</sup>. Le plus curieux est qu'il avait l'impression non seulement d'avoir perdu toute capacité à s'exprimer, mais aussi d'avoir oublié ce qu'il avait voulu dire au départ. Depuis  
195 des semaines qu'il se préparait à ce moment, il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'il lui faudrait autre chose que du courage. Écrire était facile. Il lui suffisait de coucher sur papier le monologue interminable, épuisant, qui se déroulait en continu dans sa tête depuis des années. Mais à cet

---

1. Trouble profond qui déstabilise.

2. Au son aigu et intense.

200 instant, même le monologue s'était tari<sup>1</sup>. Et son ulcère variqueux s'était mis à le démanger de manière insupportable. Il n'osait pas le gratter, à cause de l'inflammation qui suivrait forcément. Les secondes s'égre-  
naient<sup>2</sup> dans sa tête. Il n'avait conscience de rien d'autre que de la page blanche, de sa démangeaison à la cheville, du vacarme de la musique et  
205 d'une légère ivresse due au gin.

Il se mit soudain à écrire dans un mouvement de pure panique, à peine conscient de ce qu'il notait. Son écriture fine mais enfantine noir-  
cit la page, renonçant progressivement aux capitales puis aux points :

210 *4 avril 1984. Hier, soirée au ciné. Que des films de guerre, dont un grandiose sur le bombardement d'une embarcation pleine de réfugiés quelque part en Méditerranée. Public hilare en voyant un homme très corpulent tenter de s'échapper à la nage, poursuivi par un hélicoptère ; il se débat dans l'eau comme un marsouin<sup>3</sup> et ensuite, filmé à travers les viseurs de l'hélico, il se fait cribler de balles, la mer autour de lui devient rose et  
215 il coule instantanément comme s'il avait pris l'eau par les trous. le public hurle de rire quand il se noie. on voit ensuite un canot de sauvetage plein d'enfants au-dessus duquel tourne un hélicoptère. une femme d'une quarantaine d'années, probablement  
220 juive, est assise à l'avant et tient dans ses bras un petit garçon d'environ trois ans. le petit hurle de terreur et cache sa tête dans sa poitrine comme pour se terrer en elle, qui le serre dans ses bras et le rassure alors qu'elle est livide de peur, ne cessant de le couvrir tant qu'elle peut comme si ses bras pouvaient le protéger*

1. Arrêté.

2. Se faisaient entendre une à une.

3. Cétacé proche du dauphin.

## Première partie – Chapitre I

225 *des balles. puis l'hélicoptère largue une bombe de vingt kilos  
sur eux, terrible explosion, le bateau est pulvérisé. suit l'image  
fantastique d'un bras d'enfant projeté de plus en plus haut  
dans le ciel vraisemblablement filmé par un hélicoptère avec  
une caméra embarquée, tonnerre d'applaudissements depuis les  
230 sièges du parti, mais une femme assise dans la fosse réservée aux  
proles<sup>1</sup> pique une crise, leur crie z'avez pas le droit de montrer  
ça d'avant les gosses, z'avez pas le droit, ça s'fait pas jusqu'à ce  
que la police l'évacue je ne crois pas qu'il lui soit arrivé quelque  
chose tout le monde se fiche de ce que disent les proles typique  
235 des proles cette réaction ils sont incapables de...*

Winston s'interrompt, en partie à cause d'une crampe. Il ignorait ce qui l'avait amené à déverser ce torrent d'inepties<sup>2</sup>. Mais, curieusement, un tout autre souvenir s'était fait jour dans son esprit – il avait presque l'impression de l'avoir écrit. C'était, il venait de le comprendre, cet inci-  
240 dent-là qui l'avait subitement décidé à rentrer chez lui et à commencer son journal.

Ça s'était produit ce matin au ministère, si tant est qu'on puisse dire d'une chose aussi floue qu'elle s'est produite.

Il était presque 11:00 et au département des Archives, où travaillait  
245 Winston, on tirait les chaises des box pour les regrouper au centre du hall, face au télécran géant, pour les deux minutes de haine. Winston s'apprêtait à prendre place dans une des rangées du milieu quand surgirent dans la pièce deux personnes qu'il connaissait de vue mais à qui il n'avait jamais parlé. L'une était une fille qu'il croisait souvent  
250 dans les couloirs. Il ignorait son nom mais savait qu'elle travaillait au

---

1. Proletaires, travailleurs appartenant à la couche la plus pauvre de la société.

2. Idioties, bêtises.

département des Romans. L'ayant parfois aperçue les mains pleines de cambouis, munie d'une clé anglaise, il devinait qu'elle devait être affectée à la réparation des machines à romans. C'était une fille à l'air effronté d'environ vingt-sept ans, à l'épaisse chevelure noire, au visage parsemé de taches de rousseur et aux mouvements rapides et athlétiques. Un mince foulard rouge, emblème des Jeunesses pour l'abstinence sexuelle<sup>1</sup>, était passé plusieurs fois autour de la taille de sa combinaison, tout juste assez serré pour faire ressortir la courbe de ses hanches. Elle avait déplu à Winston dès le premier regard. Il savait pourquoi. C'était à cause de cette ambiance de terrains de hockey, de bains glacés, de randonnées collectives et de saine hygiène mentale qui lui collait à la peau. Il détestait presque toutes les femmes, surtout celles qui étaient jeunes et jolies. C'était toujours chez les femmes, en particulier les plus jeunes, qu'on trouvait les pires inconditionnelles du parti, les avaleuses de slogans, les espionnes bénévoles et autres traqueuses de déviances<sup>2</sup>. Mais cette fille lui semblait encore plus dangereuse que la moyenne. Un jour qu'ils se croisaient dans un couloir, elle lui avait jeté un bref regard en biais qui l'avait rempli d'une terreur sans nom. Il s'était même demandé si elle ne travaillait pas pour la police de la pensée. Certes, c'était peu probable. Pourtant, il continuait d'éprouver un malaise diffus<sup>3</sup>, une peur mêlée d'hostilité<sup>4</sup>, chaque fois qu'elle se trouvait dans les parages.

L'autre personne était un certain O'Brien, membre du parti intérieur affecté à un poste si important et si inaccessible que Winston n'avait qu'une vague idée de ce qu'il pouvait être. À l'approche de la combinaison noire d'un membre du parti intérieur, un silence se fit autour des

---

1. Chasteté.

2. Conduites s'écartant de la norme sociale admise.

3. Imprécis, indéterminé.

4. Haine, antipathie.

## Première partie – Chapitre I

chaises. O'Brien était un homme grand, massif, au cou épais et au visage dur, caustique<sup>1</sup> et brutal. En dépit de son apparence impressionnante, ses manières dégageaient un certain charme. Il avait le don de redresser ses lunettes sur son nez d'une façon étrangement désarmante – d'une manière indéfinissable, curieusement civilisée. C'était un geste qui, si on avait encore pu penser en ces termes, aurait pu évoquer un gentilhomme du XVIII<sup>e</sup> siècle offrant sa tabatière. Winston avait dû croiser O'Brien une douzaine de fois en autant d'années. Il éprouvait pour lui une profonde attirance, et pas uniquement parce qu'il était intrigué par ce contraste entre ses manières distinguées et son physique de lutteur. C'était surtout à cause de sa croyance secrète – mais peut-être n'était-ce qu'un simple espoir – que l'orthodoxie politique d'O'Brien n'était pas parfaite<sup>2</sup>. Quelque chose dans son expression le suggérait irrésistiblement. Mais là encore, ce qui passait sur son visage pour de la déviance n'était peut-être que de l'intelligence. En tous cas, il avait l'air d'être quelqu'un à qui on pouvait parler, pour peu qu'on parvienne à tromper le télécran pour s'entretenir seul avec lui. Winston n'avait jamais fait le moindre effort pour vérifier cette intuition : en pratique, c'était impossible. À cet instant, O'Brien consulta sa montre-bracelet et, voyant qu'il était près de 11:00, décida manifestement de rester au département des Archives jusqu'à la fin des deux minutes de haine. Il choisit une chaise dans la même rangée que Winston, à quelques places de lui. Entre eux était installée une petite femme aux cheveux blond cendré qui travaillait dans le box voisin de celui de Winston. La brune était assise juste derrière.

Dans la seconde qui suivit, à l'extrémité de la pièce, un crissement<sup>3</sup> hideux, comme celui d'un gigantesque moteur tournant sans huile,

---

1. Moqueur, ironique.

2. Qu'il y a une faille dans sa fidélité aux idées du parti.

3. Bruit aigu de frottement, grincement.

retentit depuis le télécran géant. C'était un bruit à vous faire grincer les dents et à vous hérissier les cheveux sur la tête. La haine avait commencé.

Comme à l'accoutumée, le visage d'Emmanuel Goldstein, l'ennemi  
 305 du peuple, avait surgi sur l'écran. Des sifflets fusèrent dans l'auditoire. La petite blonde poussa un couinement de peur et de dégoût. Goldstein était le renégat<sup>1</sup>, l'apostat<sup>2</sup> qui avait été un jour (il y a combien de temps, personne ne s'en souvenait) l'un des principaux dirigeants du parti, presque de même rang que Big Brother. Il s'était engagé dans des acti-  
 310 vités contre-révolutionnaires, avait été condamné à mort, s'était mystérieusement échappé et avait disparu. Le programme des deux minutes de haine variait chaque jour, mais Goldstein en était toujours la figure centrale. C'était le traître originel, premier profanateur de la pureté du parti. Tous les crimes perpétrés ensuite contre le parti – trahisons,  
 315 sabotages, hérésies, déviances – découlaient directement de son enseignement. Il survivait quelque part, peut-être outre-mer, ourdissant ses complots sous la protection de bailleurs de fonds<sup>3</sup> étrangers, ou même, comme les rumeurs le prétendaient parfois, dans une cachette située en Océanie.

320 Winston avait le diaphragme contracté. Il ne pouvait voir le visage de Goldstein sans être assailli d'émotions contradictoires. C'était un maigre visage de Juif, auréolé d'un grand frisottis de cheveux blancs et terminé par un petit bouc – une physionomie intelligente et pourtant intrinsèquement<sup>4</sup> méprisable, dont le long nez fin, au bout duquel était perchée  
 325 une paire de lunettes, concentrait une sorte de bêtise sénile<sup>5</sup>. Ce visage ressemblait à celui d'un mouton, et sa voix avait elle aussi quelque chose

---

1. Traître.

2. Qui a renoncé à une cause, l'a trahie.

3. Investisseurs.

4. Par essence, profondément.

5. De vieillard.

## Première partie – Chapitre I

de bêlant. Goldstein débitait son habituelle attaque venimeuse<sup>1</sup> contre les doctrines du parti – une attaque dont même un enfant aurait pu saisir le caractère exagéré et pervers, et pourtant suffisamment plausible  
330 pour vous remplir du sentiment alarmé que d'autres, à l'esprit moins posé, risquaient de se faire prendre. Il insultait Big Brother, dénonçait la dictature du parti, exigeait la conclusion immédiate de la paix avec l'Eurasie ; il défendait la liberté d'expression, la liberté de la presse, la liberté de réunion, la liberté de pensée, sanglotait hystériquement en  
335 parlant de révolution trahie, tout cela dans un langage polysyllabique<sup>2</sup> saccadé<sup>3</sup> qui semblait une parodie du style habituel des orateurs du parti et qui contenait même des mots de novlangue – plus, en fait, que n'importe quel membre du parti n'en aurait utilisé dans la vie courante. Et pendant tout ce temps, au cas où quelqu'un aurait douté  
340 de la réalité que recouvrait le baratin<sup>4</sup> spécieux<sup>5</sup> de Goldstein, on voyait défiler sur le télécran, derrière sa tête, les interminables colonnes de l'armée eurasiennne – succession d'hommes musclés aux visages asiatiques sans expression qui remontaient jusqu'à la surface de l'écran puis disparaissaient, bientôt remplacés par d'autres soldats rigoureusement  
345 identiques. Le bruit sourd des bottes défilant au pas cadencé formait la trame sonore de la voix bêlante de Goldstein.

La haine n'avait pas duré plus de trente secondes que la moitié des spectateurs explosaient dans d'incontrôlables exclamations de rage. Le visage de mouton autosatisfait sur l'écran et, derrière lui, la terrifiante  
350 démonstration de pouvoir de l'armée eurasiennne étaient au-delà du supportable ; du reste, il suffisait de voir ou même de penser à Goldstein

---

1. Perfide, pleine de haine.

2. Constitué de plusieurs syllabes.

3. Brusque, heurté, plein d'irrégularités.

4. Discours trompeur, bla-bla.

5. Trompeur, qui fait illusion.

pour éprouver automatiquement de la peur et de la colère. Il incarnait un objet de haine plus constant que l'Eurasie ou l'Estasie, étant donné que, quand l'Océanie était en guerre contre l'une de ces puissances, elle  
 355 était généralement en paix avec l'autre. Mais le plus étrange était que, bien que Goldstein soit détesté et méprisé de tous, bien que chaque jour et mille fois par jour, sur les estrades, sur les écrans, dans les journaux et les livres, ses théories soient réfutées, démontées, tournées en ridicule, présentées à juste titre comme un pitoyable ramassis de sor-  
 360 nettes<sup>1</sup> – malgré tout cela, son influence ne semblait jamais faiblir. Il se trouvait sans cesse de nouveaux pigeons pour se laisser prendre. Pas un jour ne passait sans que la police de la pensée ne démasque des espions et des saboteurs agissant sous ses ordres. Il était aux commandes d'une vaste armée de l'ombre, un réseau souterrain de conspirateurs œuvrant  
 365 au renversement de l'État. On l'appelait la « Fraternité ». On murmurait aussi qu'un abominable livre dont Goldstein était l'auteur, un compendium<sup>2</sup> de toutes les hérésies<sup>3</sup>, circulait sous le manteau. Il n'avait pas de titre. On l'appelait, les rares fois où on le mentionnait, le « Livre ». Mais on n'avait vent de telles choses que par de vagues rumeurs. À moins d'y  
 370 être obligé, un membre du parti se serait bien gardé de mentionner la Fraternité ou le Livre.

À la seconde minute, la haine se mua en fureur. Les spectateurs bondirent sur leurs sièges et hurlèrent de toutes leurs forces pour tenter de couvrir le bêlement horripilant<sup>4</sup> qui s'échappait de l'écran. La petite  
 375 blonde avait viré au rose vif, sa bouche s'ouvrait et se refermait comme celle d'un poisson échoué. Même le visage massif d'O'Brien était rouge.

---

1. Bêtises, histoires inventées.

2. Abrégé, condensé, compilation.

3. Idées fausses, erreurs qui vont à l'encontre de l'opinion admise.

4. Açaçant.

## Première partie – Chapitre I

Il se tenait assis bien droit sur sa chaise, gonflant et contractant sa puissante poitrine comme pour résister à l'assaut d'une vague. Derrière Winston, la brune, qui s'était mise à crier « Porc ! Porc ! », ramassa soudain un gros dictionnaire de novlangue qu'elle balança sur l'écran. Il atterrit sur le nez de Goldstein et rebondit. La voix continua, inexorable. Dans un moment de lucidité, Winston se vit hurler avec les autres et donner de violents coups de talon contre le barreau de sa chaise. Le plus horrible, dans les deux minutes de haine, n'était pas qu'on fût obligé de jouer un rôle, mais, au contraire, qu'on ne pût s'empêcher de participer. Au bout de trente secondes, il devenait inutile de faire semblant. Une hideuse extase de terreur et de vengeance, un désir de tuer, de torturer, d'écrabouiller des visages avec une masse, semblait parcourir le groupe comme une décharge électrique et vous transformer malgré vous en un fou grimaçant et hurlant. Et pourtant, la rage que vous ressentiez n'était qu'une émotion abstraite, sans objet, qu'on pouvait diriger sur une cible ou une autre comme la flamme d'un chalumeau. Il y eut ainsi un moment où la haine de Winston se détournait totalement de Goldstein pour se concentrer sur Big Brother, le parti et la police de la pensée. En ces instants, son cœur allait à l'hérétique<sup>1</sup> solitaire dont on se moquait sur l'écran, seul gardien de la vérité et de la santé mentale dans un monde livré au mensonge. Et pourtant, à la seconde suivante, Winston ne faisait qu'un avec ceux qui l'entouraient et tout ce qu'on disait de Goldstein lui semblait vrai. Sa détestation secrète de Big Brother se muait en adoration pour ce protecteur invincible qui semblait surplomber le monde, sans peur, qui se dressait tel un roc face aux hordes d'Asie, tandis que Goldstein, malgré son isolement, son impuissance, le doute qui planait sur son existence même, lui faisait

---

1. Celui qui soutient une idée considérée comme fausse ou controversée.

l'effet d'un sinistre enchanteur, capable, de sa seule voix, de mettre à bas  
 405 la structure de la civilisation.

Il devenait même possible, par moments, de diriger sa haine sur tel ou tel objet par un acte volontaire. Soudain, au prix d'un violent effort semblable à celui par lequel, pendant un cauchemar, on parvient à arracher sa tête de l'oreiller, Winston parvenait à transférer sa haine  
 410 pour le visage sur l'écran à la fille brune assise derrière lui. De vives, de splendides hallucinations surgissaient dans son esprit. Il la frappait à mort avec une matraque en caoutchouc. Il l'attachait à un pieu et la criblait de flèches comme saint Sébastien<sup>1</sup>. Il la violait et lui tranchait la gorge au moment de l'extase. Mieux qu'avant, cependant, il comprenait *pourquoi* il la détestait tant. Il la détestait parce qu'elle était jeune, belle et asexuelle<sup>2</sup>, parce qu'il voulait coucher avec elle et ne le pourrait jamais, parce qu'autour de sa jolie taille souple qui semblait vous demander de l'enlacer il n'y avait que l'odieux foulard rouge, l'étendard agressif de sa chasteté.

420 La haine atteignit son paroxysme<sup>3</sup>. La voix de Goldstein était réellement devenue un bêlement et son visage fut un instant remplacé par celui d'un mouton. Puis le mouton se fondit dans la silhouette d'un soldat eurasien qui semblait avancer, immense et terrible, mitrailleuse rugissante, et parut sur le point de bondir de l'écran, si bien que certaines personnes du premier rang basculèrent en arrière sur leurs sièges. Mais, au même instant, on poussa un profond soupir de soulagement en voyant la silhouette hostile se fondre dans les traits de Big Brother, avec sa moustache et ses cheveux noirs, empli d'une force et d'un calme mystérieux, si vaste qu'il remplissait presque tout l'écran. Personne

1. Martyr romain du III<sup>e</sup> siècle, représenté attaché à un poteau et transpercé de flèches.

2. Qui ne ressent pas d'attrance sexuelle.

3. Point culminant, plus haut degré.

## Première partie – Chapitre I

430 n'entendait les paroles de Big Brother. Ce n'étaient que quelques mots d'encouragement, ces mots qui jaillissent dans le vacarme de la bataille et qui, sans qu'on puisse les comprendre isolément, rétablissent la confiance du simple fait d'être prononcés. Puis le visage de Big Brother s'effaça de nouveau et fut remplacé par les trois slogans du parti, en  
435 majuscules noires bien visibles :

LA GUERRE, C'EST LA PAIX  
LA LIBERTÉ, C'EST L'ESCLAVAGE  
L'IGNORANCE, C'EST LA FORCE

Mais le visage de Big Brother sembla persister quelques secondes  
440 de plus sur l'écran, comme si la puissance de son impact sur les globes oculaires ne pouvait s'estomper immédiatement. La petite blonde s'était jetée contre le dos de la chaise devant elle. Dans un murmure tremblotant où l'on reconnaissait les mots « Mon sauveur ! », elle tendit les bras vers l'écran. Puis elle cacha son visage dans ses mains. De toute  
445 évidence, elle priait.

C'est alors que tout l'auditoire se mit à psalmodier<sup>1</sup> en rythme, d'une voix profonde, « B-B !... B-B !... B-B ! » – indéfiniment répété, toujours très lentement, avec une longue pause entre le premier « B » et le second. C'était une rumeur sourde, un grondement étouffé,  
450 étrangement sauvage, en arrière-fond duquel on avait l'impression d'entendre des pieds nus frapper le sol et des battements de tam-tams. Il se prolongea près de trente secondes. Ce refrain revenait souvent quand l'émotion débordait. C'était une sorte d'hymne à la sagesse et à la majesté de Big Brother, mais, plus encore, un processus d'autohypnose,

---

1. Réciter d'une voix monotone.

455 une submersion<sup>1</sup> délibérée de la conscience par le rythme. Winston sentit ses entrailles se glacer. Pendant les deux minutes de haine, il ne pouvait s'empêcher de participer au délire général, mais ce slogan bestial l'emplissait toujours d'horreur. Bien sûr, il chantait avec les autres : comment faire autrement ? Dissimuler ses sentiments, maîtriser son

460 expression, faire comme tout le monde – c'était une réaction instinctive. Mais pendant deux secondes, l'expression de son visage aurait pu éventuellement le trahir. Et ce fut exactement à cet instant que l'événement se produisit – si, réellement, il s'était produit.

Son regard accrocha momentanément celui d'O'Brien. O'Brien

465 s'était levé. Il avait ôté ses lunettes et les ajustait sur son nez dans son geste caractéristique. Pendant une fraction de seconde, leurs yeux se rencontrèrent, et cet instant suffit à Winston pour savoir – oui, *savoir* ! – qu'O'Brien pensait la même chose que lui. Un message sans équivoque<sup>2</sup> était passé. C'était comme si leurs esprits s'étaient ouverts et

470 que leurs pensées se déversaient de l'un à l'autre par le regard. « Je suis avec toi, sembla dire O'Brien. Je sais exactement ce que tu ressens. Je connais ton mépris, ta haine, ton dégoût. Mais ne t'inquiète pas, je suis de ton côté ! » Puis l'éclair de compréhension avait disparu et le visage d'O'Brien était redevenu aussi indéchiffrable que celui des autres.

475 C'était tout, et, déjà, Winston n'était plus sûr que la chose ait eu lieu. Les incidents de ce genre restaient toujours sans suite. Leur seul effet était de maintenir éveillé en lui la croyance, ou l'espoir, que le parti eût d'autres ennemis que lui. Et si les rumeurs de vastes réseaux de conspiration étaient fondées, après tout ? Et si la Fraternité existait réellement ? Malgré les

480 arrestations, les confessions et les exécutions incessantes, elle pouvait n'être qu'un mythe. Certains jours il y croyait, d'autres non. Il n'existait aucune

---

1. Envahissement.

2. Clair, qui n'admet pas plusieurs interprétations.

## Première partie – Chapitre I

preuve, seuls des détails fugaces<sup>1</sup> qui pouvaient vouloir dire tout ou rien : bribes<sup>2</sup> de conversation, inscriptions à demi effacées sur les murs des toilettes. Winston avait même surpris un jour, dans un salut entre deux  
485 inconnus, un petit geste de la main qui ressemblait à un signe de reconnaissance. Mais ce n'était que des suppositions : il avait très probablement tout inventé. Il était retourné à son box sans plus regarder O'Brien. C'est à peine s'il eut l'idée de donner suite à leur contact éphémère. C'eût été inconcevablement dangereux, même s'il avait su comment s'y prendre.  
490 Pendant une, deux secondes, ils avaient échangé un regard équivoque<sup>3</sup> – fin de l'histoire. Mais, dans un monde où chacun vivait cadencé dans sa solitude, c'était un événement mémorable.

Winston sortit de sa torpeur et se redressa. Il éructa<sup>4</sup>. Le gin lui remontait de l'estomac.

495 Son attention se fixa de nouveau sur la page. Pendant qu'il s'oubliait dans ses pensées, réalisa-t-il, il n'avait cessé d'écrire, comme par automatisme. Et ce n'était plus la même écriture maladroite en pattes de mouche. Glissant voluptueusement sur le papier soyeux, sa plume avait inscrit, en grosses capitales bien nettes,

500 À BAS BIG BROTHER  
À BAS BIG BROTHER  
À BAS BIG BROTHER  
À BAS BIG BROTHER  
À BAS BIG BROTHER

505 – la moitié d'une page en était couverte.

---

1. Qui ne durent pas, éphémères.

2. Fragments, morceaux.

3. Ambigu.

4. Émit un rot.

Il ne put s'empêcher de ressentir un tressaillement de panique. C'était absurde puisque écrire ces mots en particulier n'était pas plus dangereux que le fait d'avoir commencé un journal ; un instant, il fut néanmoins tenté de déchirer ces pages gaspillées et d'abandonner toute l'entreprise.

510 Il ne le fit pas, cependant, parce qu'il savait la chose inutile. Qu'il écrive « À BAS BIG BROTHER » ou qu'il s'en abstienne revenait au même. Qu'il continue à tenir ce journal ou qu'il s'arrête revenait au même. La police de la pensée finirait par lui tomber dessus. Il avait commis – et aurait commis dans tous les cas, même sans avoir jamais rien écrit – le  
525 crime premier qui contenait tous les autres. Un crime de pensée, comme on l'appelait. Le crime de pensée ne pouvait être caché indéfiniment. On pouvait passer entre les mailles du filet quelque temps, voire des années, mais un jour ou l'autre, fatalement, ils vous attrapaient.

C'était toujours la nuit qu'avaient lieu les arrestations. Un réveil en  
530 sursaut, une main brutale qui vous secouait l'épaule, une lueur aveuglante dans les yeux, un cercle de visages fermés autour du lit. Dans la grande majorité des cas, il n'y avait pas de procès, l'arrestation n'était jamais consignée. Les gens disparaissaient tout simplement, toujours de nuit. On effaçait votre nom des registres, on faisait disparaître toute  
535 trace de vos actes. On niait que vous ayez jamais vécu, puis on vous oubliait. Vous étiez aboli, annihilé<sup>1</sup> – « vaporisé », comme on disait.

Une sorte d'hystérie<sup>2</sup> s'empara un instant de lui. À toute vitesse, il se mit à griffonner maladroitement :

530 *Ils me tueront je m'en fiche ils me tueront d'une balle dans la nuque je m'en fiche à bas Big Brother ils vous tuent toujours d'une balle dans la nuque je m'en fiche à bas Big Brother...*

---

1. Détruit, anéanti.  
2. Folie délirante.

## Première partie – Chapitre II

Il se redressa, légèrement honteux, et posa son porte-plume. L'instant d'après, il sursauta violemment. On frappait à la porte.

Déjà ! Il resta assis, totalement silencieux, dans l'espoir futile que la per-  
535 sonne, quelle qu'elle fût, renonce dès la première tentative. Mais non – on  
frappait de nouveau. Le pire serait de faire attendre. Son cœur battait la  
chamade, mais son visage, par le fait d'une longue habitude, restait proba-  
blement impassible<sup>1</sup>. Il se leva et s'avança pesamment vers la porte.

### – II –

En posant la main sur la poignée, Winston s'aperçut qu'il avait laissé  
le journal ouvert sur la table. Sur la page, « À bas Big Brother » était  
écrit en lettres presque assez grosses pour être déchiffrées de l'autre bout  
5 de la pièce. C'était un acte d'une stupidité inconcevable. Mais même  
dans sa panique, réalisa-t-il, il n'avait pas voulu tacher le papier crème  
en refermant le cahier sur l'encre encore humide.

Reprenant son souffle, il ouvrit la porte. Aussitôt, une vague de sou-  
lagement le parcourut. Devant lui se tenait une femme blême<sup>2</sup> à l'air  
vaincu, aux cheveux trop fins et au visage ridé.

10 – Ah, camarade, commença-t-elle d'une voix morne<sup>3</sup> et geignarde<sup>4</sup>,  
il me semblait bien vous avoir entendu rentrer. Pourriez-vous venir  
regarder l'évier de notre cuisine ? Il s'est bouché et...

C'était Mme Parsons, l'épouse d'un voisin de palier. (La formule  
« madame » n'avait pas les faveurs du parti – on était censé appeler

---

1. Indifférent.

2. Très pâle.

3. Triste et ennuyeuse.

4. Plaintive, pleurnicheuse.

15 tout le monde « camarade » –, mais pour certaines femmes, l'ancien mot s'imposait d'instinct.) La voisine avait une trentaine d'années mais semblait bien plus âgée. Elle donnait l'impression d'avoir de la poussière incrustée dans les plis du visage. Winston la suivit dans le couloir. On venait l'enquiquiner<sup>1</sup> presque chaque jour pour ces menus<sup>2</sup> bricolages.

20 Les demeures de la Victoire étaient de vieux appartements construits autour des années 1930. Ils tombaient en ruine. Des plaques de plâtre se décrochaient des plafonds et des murs, les tuyaux éclataient chaque fois qu'il gelait dur, le toit fuyait à la moindre chute de neige, le chauffage tournait le plus souvent à mi-puissance, quand il n'était pas complète-

25 ment arrêté pour raisons d'économie. En dehors de ce qu'on pouvait faire soi-même, les réparations devaient être avalisées<sup>3</sup> par d'obscurs comités qui pouvaient parfois retarder de deux ans le remplacement d'un carreau de fenêtre.

– C'est juste que Tom n'est pas là... expliqua vaguement

30 Mme Parsons.

L'appartement des Parsons était plus grand que celui de Winston, et miteux dans un autre genre. Tout avait un air défoncé, piétiné, comme si un gros animal sauvage venait de traverser les lieux. Partout sur le sol gisaient des accessoires de jeu – crosses de hockey, gants de

35 boxe, ballon de football crevé, short maculé<sup>4</sup> de sueur retourné sur lui-même – tandis que la table était recouverte d'une couche de vaisselle sale et de cahiers d'exercices cornés. Sur les murs étaient suspendus les bannières écarlates des ligues de la Jeunesse et des Espions ainsi qu'un portrait grand format de Big Brother. Il régnait l'odeur habituelle de

---

1. Embêter, déranger.  
 2. Petits.  
 3. Validées, cautionnées.  
 4. Taché.

## Première partie – Chapitre II

40 chou bouilli commune à tout l'immeuble, mais elle était ici traversée par un relent<sup>1</sup> de sueur âcre, lequel – on le devinait dès la première bouffée, bien qu'il fût difficile d'expliquer pourquoi – appartenait à une personne absente pour le moment. Dans une autre pièce, quelqu'un, en soufflant sur un peigne et un morceau de papier hygiénique, tentait  
45 d'accompagner la marche militaire qui continuait à sortir du télécran.

– Ce sont les enfants, dit Mme Parsons en jetant un regard un peu inquiet vers la porte. Ils ne sont pas sortis de la journée. Et bien sûr...

Elle avait le tic de s'interrompre au milieu de ses phrases. L'évier de la cuisine était rempli presque à ras bord d'une répugnante eau verdâtre  
50 qui empestait plus que jamais le chou. Winston s'agenouilla pour examiner le coude du tuyau. Il détestait le travail manuel et il détestait se baisser, ce qui risquait toujours de lui déclencher une quinte de toux. Mme Parsons le regarda faire d'un air impuissant.

– C'est sûr que si Tom était là, il réglerait ça en une seconde, lança-  
55 t-elle. Il adore ce genre de choses. Il est très doué de ses mains, Tom.

Parsons était un collègue de Winston au ministère de la Vérité. Grassouillet mais actif, c'était un homme d'une bêtise paralysante, une montagne d'enthousiasmes imbéciles – un de ces braves travailleurs  
inconditionnellement dévoués qui, plus encore que la police de la pen-  
60 sée, assuraient la stabilité du parti. Comme il venait d'avoir trente-cinq ans, il avait dû se résoudre à quitter la Ligue de la Jeunesse, alors qu'il s'était déjà débrouillé, avant de l'intégrer, pour rester chez les Espions un an de plus après avoir dépassé l'âge réglementaire. Au ministère, il était employé à un poste subalterne<sup>2</sup> ne nécessitant aucune intelligence ; en  
65 revanche, c'était un des piliers du comité des sports et de tous les autres comités organisateurs de randonnées collectives, de manifestations

---

1. Mauvaise odeur persistante.

2. Inférieur, de second plan.

spontanées, de campagnes d'économies et d'activités bénévoles en général. Avec une fierté tranquille, entre deux bouffées de pipe, il pouvait vous informer qu'il s'était montré au centre communautaire chaque  
70 soir de ces quatre dernières années. Une entêtante odeur de sueur, témoignage inconscient de l'énergie qu'il déployait, le suivait partout et stagnait même après son départ.

– Pourriez-vous me donner une clé à molette ? demanda Winston en tripotant le raccord.

75 – Une clé à molette, répéta Mme Parsons, soudainement amorphe<sup>1</sup>. Ah, je ne sais pas, vraiment. Peut-être que les enfants...

Dans un martèlement de bottes, accompagné d'un nouveau sifflement de peigne, les enfants lancèrent la charge<sup>2</sup> dans le salon. Mme Parsons apporta la clé à molette. Winston vida l'eau et retira,  
80 dégoûté, la boule de cheveux qui bouchait le tuyau. Il rinça ses doigts comme il put à l'eau froide du robinet et repassa dans l'autre pièce.

– Les mains en l'air ! hurla une voix sauvage.

Un beau petit garçon de neuf ans à l'air coriace avait surgi de derrière la table et le menaçait de son jouet, un pistolet automatique, tandis  
85 que sa petite sœur, d'environ deux ans de moins, imitait son geste avec un bout de bois. Ils portaient tous deux l'uniforme des Espions : short bleu, chemise grise, foulard rouge. Winston leva les bras en l'air, mais l'attitude vicieuse du petit garçon lui donna le sentiment désagréable qu'il ne s'agissait pas tout à fait d'un jeu.

90 – Traître ! glapit le garçon. Criminel de la pensée ! Espion eurasien ! Je vais t'exécuter, te vaporiser, t'envoyer aux mines de sel !

D'un coup, ils s'étaient mis à bondir autour de lui en criant « Traître ! », « Criminel de la pensée ! ». La petite fille reproduisait tous

---

1. Sans énergie.

2. Débarquèrent bruyamment.

George Orwell

**1984**

1984 : le monde est divisé en trois super-États. Sur tous les murs de Londres, devenue une province de l'Océanie, s'affiche le portrait de Big Brother, symbole d'une impitoyable société de surveillance et de soumission. Un homme, le dernier peut-être, cherche à lutter contre ce monde nouveau qui transforme le passé et empêche de penser. Mais Winston Smith ne peut faire confiance à personne, et le danger est immense...

**Dans cette dystopie toujours d'actualité, probablement la plus célèbre, George Orwell dénonce les méthodes des régimes totalitaires tout en montrant vers quoi la société peut évoluer si elle ne veille pas à la vérité, à sa langue et à la liberté.**



Un cahier iconographique avec des planches de BD et des images en couleurs



Des infographies pour mieux appréhender l'œuvre



Une interview exclusive de la traductrice Celia Izoard



Écouter pour entrer dans la lecture

**Agir dans la cité : individu et pouvoir (3<sup>e</sup>)**

**Progrès et rêves scientifiques (3<sup>e</sup>)**

**Le roman et le récit (2<sup>d<sup>e</sup></sup>)**

**Vivre aujourd'hui (T<sup>l<sup>e</sup></sup> pro)**

ISBN 978-2-210-77763-7



9 782210 777637

Pour télécharger gratuitement le Livret du professeur et de nombreuses ressources complémentaires, tapez [www.classiquesetcontemporains.com](http://www.classiquesetcontemporains.com) (NUMEN obligatoire).

5,90 €

**MAGNARD**